

La nuit tomba brusquement, enveloppant de son manteau de brume les landes désolées des Acières. Sur le ciel tourmenté, à présent parcouru de lourds nuages, se profilaient les toits démesurés de la caserne militaire. Tout près, l'ancienne gare de marchandises disparaissait dans l'obscurité et seule sa large toiture était encore indirectement éclairée par les dernières lueurs du jour. De l'autre côté de la caserne, dans la direction de l'avenue, le clocher byzantin de l'église resplendissait, signe divin veillant sur ce quartier déjà endormi. Au-delà des toits et des friches industrielles, c'était le fleuve, le fleuve invisible bordé de quais désaffectés et de masures envahies par les herbes. Et sur la rive opposée brillait de tous ses feux la grande ville.

Ce soir-là, les voies ferrées s'étaient enfoncées très tôt et très profondément dans la nuit. Rien n'aurait pu laisser deviner la présence des rails qui longeaient ce quartier oublié, du fleuve jusqu'au pied des collines, si ce n'est une lueur ténue, un scintillement bref, par endroits.

Une femme, vêtue d'un manteau sombre, se tenait immobile sur le pont métallique qui passait au dessus des voies ferrées. Elle était là depuis le crépuscule. Elle avait gravi la pente d'un pas lent, comme pensif. A présent, appuyée à la rambarde, elle rêvait en contemplant le paysage ferroviaire qui s'étendait devant elle.

La vie était belle avec lui.

Elle était immobile. Le vent faisait voler autour de son visage des mèches de cheveux blonds et brillants. Elle avait relevé le col de son manteau. Sa silhouette élégante, dressée au sommet du pont, aurait sûrement étonné le passant ou l'automobiliste qui, par hasard, se serait aventuré ce soir-là dans ce lieu désolé. Mais ce pont, la nuit venue, était encore plus désert que pendant la journée.

Elle contemplait la voie ferrée qui disparaissait peu à peu dans l'obscurité. La voyait-elle seulement ? La nuit tomba complètement et la femme sembla s'éveiller. Elle se redressa et son regard se dirigea, au-delà de la gare et des friches industrielles, vers le fleuve. Le fleuve invisible dont on n'apercevait qu'un vague reflet entre deux hangars en ruine.

Au-delà du fleuve apparurent soudain, faiblement éclairées, les deux flèches de l'église Saint Louis. Elle resserra les pans de son manteau comme si elle avait froid et resta immobile un long moment, comme hypnotisée.

Alors la lune se leva, jetant une lueur fantomatique sur la lande. La femme apparut en pleine lumière et se détourna brusquement vers la rambarde, surprise. La lune se posa sur ses cheveux blonds, y faisant naître des reflets d'or.

Ses cheveux blonds, étalés sur l'oreiller, brillaient comme de l'or. Il avait éteint la lampe de chevet posée près du lit et celui-ci était éclairé seulement par l'applique du couloir. Au-dehors, il faisait jour, mais il gardait les volets de la chambre fermés. Pour mieux l'aimer. Pour mieux la posséder dans l'intimité de son lit comme si c'était la nuit. Comme s'il avait la nuit devant lui.

« On a toute la vie... », disait-il.

Elle le croyait. Les yeux plongés dans les siens, elle cherchait à lire dans son regard le reflet de ses propres sentiments. Il l'adorait. Il lui disait des mots tendres et fous. Elle fermait les yeux. Elle était heureuse. Elle pleurait de bonheur dans ses bras. Sa vie toute entière appartenait aujourd'hui à cet homme dont l'amour la comblait. Et dans le don absolu d'elle-même elle avait trouvé le sens de sa vie. Parfois, certains soirs, parvenait jusqu'à la chambre le son des cloches de l'église toute proche.

L'église Saint Louis pâissait au loin. A présent, la lune éclairait en plein les usines désaffectées des anciennes Aciéries. C'était très beau. Mais cette beauté était indifférente à la jeune femme triste sur le pont.

L'observateur qui, passant près d'elle, l'aurait examinée avec cet intérêt et cette bienveillance que l'on ne trouve que chez ceux qui cherchent à comprendre les autres, aurait remarqué combien elle semblait tendue. Tendue vers une seule idée fixe qui la dévorait, certainement, alors qu'elle aurait dû, alors qu'elle aurait voulu peut-être, vivre paisiblement.

Elle était brûlée de passion.

Ses yeux, légèrement cernés, s'étaient élargis, comme si ce qu'elle découvrait, comme si ce qu'elle vivait avec lui l'avait réveillée. Réveillée d'un mauvais rêve. Réveillée d'une vie trop paisible, trop calme, trop morne.

Ses yeux étaient fermés, encore. Appuyé sur un coude, allongé près d'elle, dans la semi obscurité de la chambre, il attendait. Il attendait son regard après l'amour. Il aimait l'instant où elle ouvrait les yeux. C'était d'abord un frémissement des cils, puis un éclair bleu qui s'agrandissait, trop brillant, un peu fébrile. Une fraction de seconde, elle le cherchait. Il était là, tout près. Leurs yeux se croisaient. Elle souriait doucement, sans rien dire, et se serrait contre lui.

Il cherchait tendrement son regard, à nouveau. Il voulait y lire ce qu'ils venaient de partager. C'était sa fierté d'amant. Le regard des femmes qu'il aimait, juste après. Elle lui offrait son regard. Il caressait sa main, doucement.

Appuyée d'une main à la rambarde du pont métallique, elle regardait sans les voir les quais de la rive opposée, au loin.

Elle souffrait.

Rien ne l'avait préparée à cette passion dévorante qui la brûlait. Rien ne l'avait préparée non plus à la vivre ainsi.

Il avait peur des sentiments. Il avait peur d'aimer. Il lui faisait l'amour, il lui disait des mots fous qui la faisaient pleurer, il la serrait fort contre lui quand elle criait dans ses bras, épuisée de plaisir et de joie. Mais son corps lui suffisait. Il faisait semblant de ne pas voir, de ne pas deviner, ce qu'elle ressentait pour lui. Alors elle lui offrait son corps. Mais son cœur aussi était à lui. Entièrement. Follement. Définitivement.

Doucement, il rattachait les agrafes de son caraco de soie. Assise sur le lit, elle tentait de remettre de l'ordre dans ses cheveux. Elle allait partir. Retrouver sa vie à elle. Jusqu'à la prochaine fois. Cette fois encore, il ne lui avait pas dit qu'il l'aimait.

Elle crispa ses mains sur la rambarde. Tout ou rien. Elle allait le quitter. Mais serait-elle capable de supporter son absence ? Vivre sans lui, sous prétexte qu'elle voulait tout de lui, son corps, son cœur, sa liberté ?

Devait-elle accepter de le partager avec d'autres femmes, alors qu'elle-même était incapable d'aimer un autre homme tant il la comblait, tant il la rendait heureuse ?

Jusqu'à quand ?

Jusqu'à quand ?

Dans un grondement, un train de marchandises s'ébranla sur la voie ferrée en contrebas. Elle se pencha un peu, aperçut les caténaires, la fumée de la locomotive, les lourds wagons brinquebalants.

Un instant, elle pensa qu'elle pouvait, là, maintenant, se libérer de cette passion dévorante et sans avenir.

Il serait malheureux, un peu.

Et puis, une autre femme lui rendrait le sourire.

Cette idée lui était insupportable. Qu'il appartienne à une autre. Qu'une autre le caresse comme elle le caressait dans le mystère de son lit. Que son corps, l'odeur de sa peau, ses baisers, son regard dans l'amour, appartiennent à une autre.

Cette idée lui était insupportable.

2

Elle avait laissé sa voiture en bas du pont métallique. Une fois le fleuve passé, il fallait longer les quais endormis dans la nuit. Elle se gara au pied de l'église Saint Louis. Elle leva les yeux. Il n'y avait pas de lumière à ses fenêtres. Peut-être n'était-il pas là. Peut-être ne l'avait-il pas attendue, pensant qu'elle ne viendrait plus.

Haletante et soudain désireuse de le voir à tout prix, elle se dirigea à grands pas vers la porte de son immeuble.

Comme toujours quand elle allait le voir, elle se sentait des ailes. Elle courait presque, et ses cheveux voletaient autour de son visage lumineux. Ses yeux brillaient d'une lueur fiévreuse. Elle était heureuse. Elle était elle-même.

Il ouvrit la porte.

Elle se jeta dans ses bras.

Elle était arrivée.

« Toi, ce soir ? » fit-il, étonné mais heureux apparemment, en refermant la porte sur elle.

- Nous n'avions pas rendez-vous, mais je voulais te voir. Tu avais d'autres projets ?

Elle s'étonnait elle-même. Elle avait dit cela comme si elle était étrangère à tout ce qu'il pourrait faire. En parlant de projets, elle faisait allusion aux autres femmes qu'il lui arrivait de voir. Lui, bien sûr, ne comprit pas.

« Non, ma chérie, soirée télé en solitaire, tu es la bienvenue ».

Il souriait tendrement en lui offrant une place près de lui sur le canapé. Elle se sentait à la fois heureuse et déterminée. Elle avait tant souffert qu'elle pouvait à présent voir sa vie, son histoire, de l'extérieur, comme si tout cela, au fond, ne la concernait pas. Ne la concernait plus.

Ce soir là, elle avait décidé d'arrêter de souffrir pour lui.

Ce soir là, elle ne se donna pas.

Dans ses bras, avant, elle avait l'impression d'être la seule qui comptait pour lui. D'être très importante. Elle se sentait belle et désirée. Elle était heureuse. Mais à présent, elle ne pouvait plus. Les autres femmes étaient là, comme des ombres, et l'empêchaient dorénavant de croire en lui. De croire en leur amour. Il arriverait un moment où elle ne pourrait même plus avoir de plaisir avec lui, quand cette idée serait trop présente dans sa tête, cette idée qu'elle n'était pas seule dans sa vie, qu'elle n'avait aucun avenir avec lui.

Elle ne se donna pas.

Elle le contempla, longuement. Il était beau. Un très bel homme, assez grand, brun, des yeux marron brillants d'intelligence, suffisamment musclé pour avoir l'air fort et rassurant, mais pas assez pour ressembler à une caricature de sportif. Un bel homme qui portait avec élégance des chemises sublimes, et des cravates non moins sublimes qu'elle aimait dénouer tendrement, dans l'ascenseur, en prémices à d'autres délices.

Comment peut-on être aussi beau ? pensait-elle, en déboutonnant un à un les boutons de sa chemise, sans un mot. Il leva un sourcil, surpris. D'habitude, c'était lui qui prenait les initiatives. Déjà, elle ne s'occupait plus de ce qu'il pouvait penser. Sa main caressait sa

poitrine, et ce contact la troublait. Elle écarta les pans de sa chemise et enfouit son visage dans son cou en le caressant. Il sentait bon. Elle était sûre que c'était l'odeur de cet homme qui la rendait folle. Elle savait que, lorsqu'il lui faisait l'amour, son odeur, en plus de ses mots, de ses gestes, décuplait son plaisir. Toujours. Comme elle avait envie de lui, en cet instant, en cet instant où sa main, qui venait de déboutonner sa ceinture et son pantalon, explorait doucement son sexe, déjà durci. Comme elle aimerait le sentir en elle, fort et exigeant, comme elle aimerait...

Mais elle ne se donna pas.

Il ne protestait pas, et elle le soupçonna de bien aimer se laisser caresser ainsi. En tout cas il ne refusa pas de laisser glisser son pantalon sur la moquette, et il enleva lui-même ce qui restait de sa chemise. Il devait penser qu'un moment viendrait où il reprendrait la direction des opérations.

Mais elle ne lui laissa aucun répit.

Elle le prit, volontaire et passionnée, désespérée et vengeresse. Il lui semblait qu'en le caressant ainsi, en dirigeant elle-même son plaisir, elle le possédait entièrement, plus peut être que les autres femmes, plus que si c'était lui qui la prenait. Il lui sembla qu'elle allait pouvoir se détacher de lui en se conduisant ainsi avec lui. Car il n'y avait – du moins le croyait-elle-, pas de sentiment dans ses actes. Non, il n'était pas question de sentiments.

C'est ce qu'elle voulait croire.

Et dans son désir de le croire, dans son désir de ne plus souffrir, de ne plus l'aimer, de ne plus avoir de sentiments, elle le caressait merveilleusement sans le savoir, toute son attention consacrée à cette merveille qu'est le corps d'un homme et son chemin vers le plaisir.

Il résista un peu, ne comprenant plus, ne sachant plus comment séduire cette femme devenue une étrangère.

Il ferma les yeux sous ses caresses, ému, soudain bouleversé par cette femme qui se refusait à lui. Ses cheveux blonds frôlaient son ventre. Il les caressa en gémissant doucement. Ses mains et sa bouche le rendaient fou. Il la regardait. Elle était belle ainsi. Elle était celle qu'il aimait. Il devait le lui dire. Mais comment le lui dire ? Il sentit son corps lui échapper et lui appartenir soudain, à elle, tout entier. Le plaisir lui fit perdre conscience un bref instant.

« Je t'aime », murmura-t-il au bout d'un long moment en la serrant contre lui.

Elle n'entendit pas. Elle s'était assoupie. Les émotions de la soirée, sans doute. Et cette passion brûlante qui la rendait à la fois si heureuse et si malheureuse.

Au matin, elle le quitta pour toujours.

3

Elle vécut des jours vides, comme amputée d'elle-même.

Pourquoi la passion amoureuse fait-elle aussi mal ? Pourquoi ?

Le soir, en rentrant de son travail, elle écrivait. Elle écrivait en pleurant son histoire. Son histoire avec cet homme qu'elle aimait depuis... depuis si longtemps qu'elle ne se souvenait même plus d'avant. Avant lui. Avant elle. Avant qu'il l'ait révélée à elle-même.

Une amie de lycée, directrice d'un magazine féminin à gros tirages, la trouva un jour gare Saint Lazare, en larmes devant son ordinateur portable. « Raconte ton histoire », lui dit-elle. « S'il te plaît. Pour mon journal ».

Elle le savait, l'écriture soulageait bien des maux. Du chaos de ses sentiments naquit un très beau texte sur l'amour, le désir, la passion et la difficulté de dire les sentiments. L'article parut sous pseudonyme. Il fut accueilli avec ferveur. Des lectrices en larmes prirent

la plume pour raconter leurs propres expériences amoureuses. Pendant quelques semaines, on débattit dans les salles de rédaction des ravages de la passion.

Puis on oublia.

Lui, il n'avait pas oublié. Il ne comprenait rien à sa disparition. Un jour elle lui prodiguait des caresses passionnées, le lendemain elle disparaissait sans un mot et son téléphone portable restait muet. Pire, le numéro n'était plus attribué.

Il ne comprenait rien.

Pourtant, ce soir-là, il lui avait enfin avoué ses sentiments. Il lui semblait qu'elle s'était endormie à ce moment-là. En tout cas, elle était restée silencieuse. Peut-être n'avait-elle pas entendu ?

Sa dernière conquête venait de sortir, après une soirée arrosée et gentiment érotique, et il rêvassait, allongé sur son canapé, un verre de cognac à la main. Il aurait dû être satisfait. Mais un voile de lassitude et de mélancolie le rendait morose. Les femmes ne l'amusaient plus. Elles ne le comblaient plus. Et puis, elles étaient toujours heureuses dans ses bras, à tel point que cela en devenait monotone.

Avant, c'était un émerveillement, le frémissement de désir d'une femme dans ses bras. Il avait besoin de se prouver à lui-même, chaque fois, qu'il était beau, viril, désiré, irrésistible. C'était avant.

Avant elle. Elle le comblait et le rendait heureux. Elle... Une petite voix lui disait bien d'arrêter de la tromper, mais il ne l'écoutait pas. Il voulait être libre. Et elle, elle lui donnait tout, ardemment, passionnément.

Comment la reconquérir à présent ?

Ce soir-là, elle était énervée. Tout allait de travers depuis le matin. D'abord, sa voiture n'avait pas démarré. Ensuite, sa collègue de travail, un modèle d'inefficacité et d'immobilisme, lui avait mis des bâtons dans les roues toute la journée. Enfin, l'idée de se retrouver seule devant un programme télévisé insipide ne la tentait pas. Elle avait besoin de se défouler. Elle enfila ses baskets, referma soigneusement la porte de son jardin et partit au pas de course en direction du fleuve.

C'est très utile, une nouvelle conquête. Celle-ci, outre un nuage de parfum, avait oublié chez lui un magazine. Or, ce soir-là, il n'avait plus rien à lire. Les magazines féminins, d'habitude, il les ignorait. Mais celui-ci l'attira. La couverture était belle et il y avait un article sur Roland Garros. Donc, il l'ouvrit.

Ses yeux se fermèrent très vite. Mais, sur une double page, un paysage familier attira son attention. Et un texte où il semblait être question d'amour.

« *La nuit tomba brusquement, enveloppant de son manteau de brume les landes désolées des Aciéries* »... Il connaissait ces friches industrielles situées de l'autre côté du fleuve. Il savait qu'elle aimait bien s'y promener. Pourquoi donc parlait-on de ce quartier presque oublié dans un magazine féminin parisien ? Il ne put résoudre l'énigme

immédiatement et s'attaqua au texte, non sans avoir jeté un œil sur sa montre. Plus qu'une heure et sa conquête de l'après-midi allait revenir. Il devait l'emmener au restaurant. Ou la quitter. Il hésitait encore.

Il n'hésita plus quand, à la lecture de l'article, il n'eut aucun doute sur l'identité de son auteur, à un point tel qu'il crut à maintes reprises entendre sa voix. Sa voix douce qui murmurait des mots d'amour à son oreille, des mots qui le troublaient, des mots qui le rendaient heureux. Elle disait qu'elle l'aimait. Et que lui n'avait jamais su le lui dire. Jamais. Elle parlait de leurs rendez-vous, de l'amour qu'ils faisaient ensemble, depuis si longtemps. Elle parlait de lui, surtout. Et d'elle. De sa souffrance. De son amour infini pour lui...

Il enfila sa veste et sortit.

Les dernières lueurs du soleil couchant se reflétaient sur les eaux paisibles du fleuve, au loin. Debout au sommet du pont métallique de style Eiffel qui passait par-dessus les voies ferrées, il contemplait les landes des Aciéries, pensif.

Il avait sonné chez elle, mais elle était absente. Inutile de téléphoner. Elle ne répondait jamais à ses appels. Au début, il ne comprenait pas pourquoi elle se dérobaient ainsi. Et puis, elle avait commencé à lui manquer.

Depuis combien d'années l'aimait-elle ?

Toutes ces années, il n'avait cessé de se mentir. De se mentir à lui-même. Il avait tout fait pour ignorer le bonheur absolu qu'il ressentait dans ses bras. Mais pourquoi s'attacher à une seule femme ?

La course la calma un peu. Elle longea les docks désaffectés, contourna l'usine à ciment encore en activité, traversa la zone des Aciéries en évitant soigneusement les berges elles-mêmes. Elle ne tenait pas à voir l'autre côté du fleuve. L'autre côté, où il vivait. Elle voulait oublier l'existence même de cet autre côté et surtout de cet homme à qui elle vouait un amour absolu.

La silhouette, immobile au sommet du pont qu'elle devait franchir pour rentrer chez elle, l'inquiéta un peu. Elle accéléra le pas, impatiente de retrouver les trottoirs éclairés de l'avenue toute proche. En passant, elle vit que c'était un homme et qu'il semblait contempler les voies ferrées silencieuses à cette heure de la soirée. Comme elle allait atteindre l'avenue, une voix bien connue la fit sursauter.

C'était lui.

Aucune dérobade n'était possible sur ce pont désert. Elle s'immobilisa et se retourna, le cœur battant.

Il s'approcha d'elle.

4

Elle avait accepté de parler et à présent il était confortablement assis sur un canapé, un verre de vin blanc à la main, chez elle. Elle sortait de sa douche et avait enfilé une robe noire qui mettait en valeur ses formes féminines. Il tentait de ne pas la regarder, ou tout au moins de ne pas lui montrer le désir qu'il avait d'elle. Il était là en ami, si c'était possible.

Mais, il en était sûr, aucun de ses amis ne la troublait ainsi.

Il savait l'effet qu'il produisait sur elle. Il savait qu'il n'aurait qu'à s'approcher d'elle, plonger ses yeux dans les siens, caresser doucement sa joue et prendre ses lèvres, pour la

rendre à sa merci. Encore une fois. Et qu'ensuite, elle fermerait les yeux et elle se donnerait toute entière, à lui, à lui seul, comme chaque fois. Il lirait dans son regard le désir qu'elle avait de lui, toujours.

Mais aujourd'hui, il devait s'abstenir. Il devait lui parler. Il serait trop facile de jouer avec son cœur, avec son corps, comme il le faisait depuis... depuis trop longtemps.

Distraitement, il faisait tourner son verre dans sa main. Il ne buvait pas. Il restait silencieux.

Pourquoi, soudain, était-il incapable de parler ?

Elle s'assit en face de lui. C'était à dessein qu'elle avait choisi cette petite robe noire. Pour le troubler. Pour lire le désir dans ses yeux. Elle ne savait pas ce qu'il adviendrait de cette soirée, mais elle voulait lui plaire. Encore et toujours. Parce que dans ses yeux elle avait su qu'elle était une femme, il y avait bien longtemps.

Elle croisa élégamment les jambes, exprès.

« Tu me cherchais ? C'est pour cela que tu étais là, sur ce pont, n'est-ce pas ? » interrogea-t-elle d'une voix douce.

Il la regarda dans les yeux. Son sourire était un peu crispé.

« Je te cherchais, oui. J'ai sonné chez toi, mais tu étais sortie. Tu ne réponds plus à ton portable... en tout cas, tu ne me réponds pas, à moi... Pourquoi ? »

Elle se redressa sur son fauteuil. Comme elle allait parler, elle croisa son regard et rosit légèrement. Puis elle se décida.

« Il y a entre nous... il y a ce désir... mais quoi d'autre ? Je veux autre chose. Je veux plus. Je veux tout de toi. Vivre avec toi. T'aimer, tous les jours. »

- Je sais.

Elle le regarda, silencieuse. Que pouvait-il dire de plus ? Il savait. Et puis ? Et puis il y avait sa vie d'homme libre.

« Il n'y a pas que moi dans ta vie », murmura-t-elle. « Pourquoi es tu revenu ? »

- Tu le sais, répondit-il.

Il passa sa main sur son front, conscient de son incapacité à en dire plus et furieux contre lui-même.

Elle restait silencieuse. Elle attendait qu'il parle, lui. Et elle ne l'aiderait pas. Elle était déterminée. Et c'était par sa faute, à lui, si elle était devenue si forte et si déterminée. Elle avait beaucoup pleuré, sûrement. Pleuré sur lui, sur elle, sur leur histoire qui n'avait pas d'issue, pleuré sur un avenir qui n'existerait jamais.

Il savait qu'il n'avait plus le choix. Cette fois-ci, elle l'avait vraiment quitté. Elle ne reviendrait pas sur sa décision à moins qu'il ne réussisse à lui dire ce qu'il ressentait, lui. A moins qu'il ne décide, lui, de donner un sens à leur histoire.

« Je t'aime », murmura-t-il en la regardant dans les yeux. « Pardon de ne pas avoir su te le dire. Je l'ai compris cet hiver, quand tu as disparu, quand tu ne me répondais plus. Je ne savais pas le dire... ou bien je pensais que ce n'était pas nécessaire. On était si bien, tous les deux. Mais tu avais besoin de le savoir, peut-être... »

Il l'observa, incertain de l'effet que pouvaient avoir ses paroles. Etait-ce cela qu'elle attendait ?

Un instant, il pensa à toutes les possibilités de plaisir que lui offrait sa vie. Et à ce qu'elle lui offrirait, elle, si elle lui pardonnait, si elle lui donnait une autre chance. L'amour de toute une vie. Et c'était cela qu'il voulait aujourd'hui, un amour qui durerait toute la vie. Avec elle. Mais aujourd'hui, il était trop tard peut-être.

Elle le regardait, silencieuse.

« Donne-moi une chance », dit-il.

Elle baissa les yeux.

« Il n'y a que du désir entre nous », murmura-t-elle.

- C'est ce que nous avons voulu croire. Mais...

- Moi, non. Je ne l'ai pas voulu. Pour moi, il y avait autre chose. Je voulais vivre avec toi. Et pas seulement faire l'amour et repartir, chacun de son côté. Sais-tu ce que je pouvais ressentir, quand je sortais de tes bras, et que je rentrais chez moi, seule ? Ce vide ? Cette sensation de manquer quelque chose d'essentiel ? Nous n'avons même pas vécu ensemble. Qui peut dire ce qu'aurait été notre histoire, si nous avions essayé, au moins ?

Elle posa son verre et se leva.

« Je ne peux plus. Je ne peux plus vivre cela avec toi. Tu me manques terriblement, mais c'est fini. Tout cela ne nous mène à rien. Et moi, je veux aller quelque part. Cela aurait pu être avec toi. Je voulais que ce soit avec toi. Tu le sais. Tu ne t'es jamais décidé. Je suis désolée. »

Sa voix se brisa. Elle se détourna et se dirigea vers la porte pour lui signifier que l'entretien était terminé. Il devait partir. Partir, avant que les larmes qu'elle retenait à grande-peine ne trahissent ses sentiments.

Mais c'était trop tard. Elle s'appuya à la porte d'entrée et laissa doucement couler ses larmes. Rien ne pouvait la consoler, maintenant. Il était l'homme qu'elle aimait et il allait partir pour toujours.

Il s'était levé à son tour et s'était approché d'elle, doucement. De ses deux mains, il entoura sa taille, s'attendant à ce qu'elle le repousse. Mais elle restait silencieuse, les épaules secouées de sanglots silencieux. Elle pleurait. Elle pleurait pour lui. Il se sentait soudain démuné, démuné et plus fort à la fois. C'était le moment ou jamais de sauver leur amour. Et pour cela, il devait lui ouvrir son cœur.

« Il n'y a pas que du désir », murmura-t-il à son oreille. « Crois-moi, le désir seul ne suffit pas à rendre un homme heureux. Et ce que je ressens dans tes bras, c'est plus que du plaisir. Tu me donnes plus parce qu'il y a plus entre nous. Il faut vraiment que je te le dise ? Tu crois que tu es la seule à éprouver des sentiments parce que je ne t'ai jamais dit toutes ces choses que vous, les femmes, vous avez besoin d'entendre ? Je ne pensais pas que c'était nécessaire. Et puis, je pensais que nous avions le temps, et le temps passait, et je ne réalisais pas que tu étais importante pour moi, ni que tu étais malheureuse... Faut-il que je te demande pardon encore une fois ? »

Elle restait silencieuse sans chercher à se dégager. Il considéra que c'était bon signe.

« Vous ressentez les choses différemment de nous. Vous savez reconnaître les sentiments, les analyser. Nous, nous sommes aveugles, bien souvent. C'est ce que j'étais. »

Elle ne bougeait toujours pas. Il posa un baiser léger sur ses cheveux.

« Je n'étais pas fidèle et je te demande pardon. Je n'avais pas compris que ma vie d'avant n'avait aucun sens. Aujourd'hui, je le sais. Et c'est toi qui me l'as fait comprendre. On s'est perdus et retrouvés plus d'une fois, tous les deux. Veux-tu vivre avec moi aujourd'hui ? »

Il hésita un instant, puis, d'une voix sourde, il ajouta, dans un souffle :

« Je t'aime. Je veux que tu sois ma femme et la mère de mes enfants. Je veux vivre avec toi et t'aimer toujours. Pardonne-moi, s'il te plaît. »

5

Elle ne lui pardonna pas facilement.

L'été passa et la lande s'orna des couleurs de l'automne.

Ce soir-là, il s'était fait précéder d'un bouquet de roses, comme souvent lorsqu'il l'invitait à dîner. Était-ce la pleine lune, la marée, ou ce vague à l'âme qui ne la quittait plus depuis... Quand elle sortit pour le rejoindre au portail du jardin, elle le trouva très beau. Ses yeux s'emparèrent des siens comme une caresse et elle rougit. Le baiser qu'elle posa sur sa joue se prolongea plus que de coutume. Elle frémit quand il la frôla pour lui ouvrir la portière de sa voiture.

« Tu es très en beauté, ce soir », murmura-t-il en s'installant au volant.

Elle ne répondit pas, lasse de lutter contre ses sentiments. Elle sut que ce soir serait celui où elle lui céderait, une fois encore. Et tant pis pour l'avenir. Son bonheur, elle le savait, était avec lui. Mais avant, il lui fallait savoir une chose.

Ce fut à la fin du dîner qu'elle eut l'occasion de lui poser la question.

« Y a-t-il eu d'autres femmes, depuis que tu m'as retrouvée ? »

Un instant, elle réfléchit qu'elle n'avait pas à l'interroger sur sa vie privée. Depuis trois mois, ils n'étaient qu'amis. Allait-il prendre mal son indiscretion ?

Il éclata de rire. Il n'avait pas l'air fâché.

« Toujours jalouse, n'est-ce pas ? »

- Non, c'est juste pour savoir. Tu as le droit, bien sûr...

Son visage devint grave et il prit sa main. Elle sentit qu'il allait dire quelque chose d'essentiel.

« Il y a trois mois, je t'ai dit ce que je ressentais pour toi et je t'ai offert ma vie. Je n'ai pas changé d'avis. Et depuis trois mois j'attends ta réponse. Donc, il n'y a pas eu d'autre femme. Faut-il que je te rappelle ce que je t'ai dit, ce jour-là, chez toi, pendant que tu pleurais et que je te serrais contre moi, et que tu pouvais me repousser à tout instant et pour toujours ? »

Elle resta silencieuse.

« Je t'ai demandé d'être ma femme et la mère de mes enfants. Tu veux être une amie, c'est ton droit. Mais moi je n'ai pas changé d'avis. Et tant que tu ne m'as pas répondu, je garde espoir. »

Il sourit et leva son verre. Ses yeux riaient, déjà vainqueurs. Il savait que sa victoire était proche.

Un rayon de soleil, filtrant à travers les rideaux, le réveilla. Il se redressa sur un coude et contempla la jeune femme endormie près de lui. Il l'avait séduite, encore. Il était vainqueur... à moins que ce ne soit elle qui l'ait vaincu... elle dont il voulait faire sa femme,

elle qu'il voulait aimer toute sa vie... Elle qu'il avait caressée toute la nuit, intensément, au point qu'elle avait perdu toute conscience d'elle même, pour devenir sienne, à lui, à lui seul, il le savait, et aujourd'hui enfin il comprenait ce qu'elle lui donnait depuis si longtemps, sans jamais rien lui demander en échange... Son amour... l'amour de toute une vie...

Et cet amour qu'il avait failli perdre, il lui avait fallu le regagner, enfin...

Y a-t-il un gagnant ou un perdant en amour, se demanda-t-il en suivant d'un doigt rêveur les courbes harmonieuses de sa maîtresse étendue, nue, sur le lit.

Elle ouvrit un œil et lui sourit.

Il vit qu'elle était heureuse et qu'elle l'aimait passionnément. Et aujourd'hui, il n'avait plus peur de la réponse qu'elle lui ferait.

« Que veux-tu être, en premier ? Ma maîtresse, ma femme ou la mère de mes enfants ? » interrogea-t-il, taquin.

Elle s'étira, chercha une réponse spirituelle, n'en trouva pas et se lova dans ses bras en murmurant :

« Tout à la fois. Ta maîtresse, la mère de tes enfants, ta femme... dans n'importe quel ordre... »